NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

105 N° 2 1983

Nietzsche et Thérèse de Lisieux, interprètes de saint Jean

Noëlle HAUSMAN (s.c.m.)

p. 228 - 243

https://www.nrt.be/fr/articles/nietzsche-et-therese-de-lisieux-interpretes-de-saint-jean-907

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Nietzsche et Thérèse de Lisieux interprètes de saint Jean

LECTURE THÉOLOGIQUE DE *Ainsi parlait Zarathoustra* ET DES *Manuscrits Autobiographiques* À LA LUMIÈRE DU QUATRIÈME ÉVANGILE

Au cours d'une recherche récente, j'ai tenté de considérer ensemble Frédéric Nietzsche et Thérèse de Lisieux, ces contemporains, et de montrer combien l'image de l'enfant, si propre à chacun d'eux, s'origine dans une vision de l'amour qui les différencie extrêmement [1]. Souvent remarqué, mais peu étudié, l'usage de la Bible représente lui aussi, chez nos deux auteurs, un véritable critère de discernement, valable en particulier pour leurs chefs-d'œuvre respectifs, l'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche et les *Manuscrits Autobiographiques* (ou *Histoire d'une Ame*) de Thérèse de Lisieux. Considérant l'herméneutique scripturaire comme la clé de lecture la plus originelle de ces ouvrages, nous voudrions indiquer ici, d'une manière toute partielle certes, comment ils s'éclairent de leurs citations et allusions johanniques.

Pourquoi avoir choisi de privilégier le quatrième évangile ? Tout d'abord parce que l'évangile de Jean est le matériau néotestamentaire le plus employé par chacun de nos auteurs, du moins dans le sens que nous dirons. Mais cet évangile est également celui qui permet de considérer de plus près le type de rapport que Nietzsche-Zarathoustra d'une part, sainte Thérèse de Lisieux de l'autre, entretiennent avec Celui qui les fascine tous les deux, c'est-à-dire avec Jésus.

C'est donc par cette méthode et sous cet angle précis que nous allons parcourir nos deux livres. Comme, à notre connaissance, aucun travail de ce genre n'a été réalisé pour l'œuvre de Fr. Nietzsche, nous proposons un repérage de 45 « lieux johanniques » qui n'est sans doute pas exhaustif ; néanmoins il semble qu'une étude plus poussée ne changerait guère nos conclusions. Pour sainte Thérèse au contraire, nous avons pu utiliser les meilleurs instru-

1. Il s'agit de notre mémoire de licence en théologie, *La symbolique de l'enfance et la conception de l'amour chez Fr. Nietzsche et Thérèse de Lisieux. Essai sur deux poétiques de la modernité*, présenté en septembre 1981. Nous tenons à remercier encore M. le Professeur R. Guelluy, notre promoteur, ainsi que MM. les Professeurs J. Ladrière et J. Palsterman, nos lecteurs, qui ont, chacun, contribué à l'achèvement de cette réflextion.

ments de travail [2] ; les 29 « lieux johanniques » représentent, sauf erreur, un recensement complet. On trouvera en annexe un tableau comparatif des citations et allusions johanniques dans l'*Ainsi parlait Zarathoustra* (désormais, nous citerons *APZ*) de Nietzsche et les *Manuscrits Autobiographiques* (désormais, nous citerons *MA*) de sainte Thérèse. Mais les différents textes seront donnés au fil de notre lecture. Nous parlerons du traitement nietzschéen de l'évangile johannique, avant de nous interroger sur le sort que lui a réservé Thérèse de Lisieux. Confrontant alors ces deux manières d'interprétation, nous en tirerons quelques conclusions.

I. — « AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA » ET L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

Les quatre parties d'*APZ* contiennent, disions-nous, quelque 45 traces johanniques. Elles se répartissent assez également : on en compte 7 pour le premier livre, 12 pour le second, 14 pour le troisième et 12 pour le dernier. Deux traits semblent caractériser l'ensemble de ces lieux johanniques : la répétition d'un certain nombre d'entre eux et l'apparition, à la fin de chaque livre, du schéma « départ-retour » si caractéristique des Discours d'adieu de saint Jean. Mais n'anticipons pas.

1. *Le premier livre*

Nous pouvons considérer comme très peu fortuit que l'ouvrage de Nietzsche débute par un « prologue », se poursuive par des « discours » et s'achève une première fois sur un départ, lequel se donne comme le gage du retour.

Commençons par lire les textes que nous avons pu relever. Pour la facilité de l'exposé, nous leur attribuons un numéro d'ordre, et nous indiquons leur situation dans le livre ainsi que la page de l'édition bilingue d'Aubier-Flammarion où on les trouvera aisément [3]. Les concordances johanniques apparaissent en italiques.

---

2. La question des citations scripturaires dans l'œuvre de Thérèse de Lisieux, déjà étudiée en 1968 par J. COURTÈS, P.S.S., *Les citations bibliques dans la Correspondance de Thérèse de Lisieux*, dans *Revue d'Ascétique et de Mystique* 44 (1968) 63-85 ; *Les citations scripturaires dans les Manuscrits Autobiographiques de Thérèse de Lisieux, ibid.*, 217-231, a reçu son outil le plus complet grâce à la publication d'une véritable synopse biblique : *La Bible avec Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf - DDB, 1979.

3. Fr. NIETZSCHE, *Also sprach Zarathustra. Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction G. BIANQUIS, Paris, Aubier-Montaigne, 1969, 2 volumes.

1. Vois : cette coupe aspire à se vider de nouveau et Zarathoustra aspire *à devenir homme*. Ainsi commença *le déclin* de Zarathoustra (*Prologue*, p. 55).

2. *C'est l'heure* du grand mépris (...). *L'heure* où vous direz : « Qu'importe ma pitié ! La pitié n'est-elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes ? Or ma pitié ne m'a pas crucifié » (*Prologue*, p. 61).

3. Zarathoustra cependant regardait la foule avec stupéfaction. Et il parla ainsi (...). Voici, *je suis* l'annonciateur de la foudre, je suis une lourde goutte tombée de la nue... (*Prologue*, p. 61 et 65).

4. Pas de *berger et un seul troupeau* ! Tous voudront la même chose (...) Zarathoustra ne sera ni le berger d'un troupeau, ni le chien du berger. Je suis venu *détourner du troupeau beaucoup de brebis*. Il faut que la foule et le troupeau soient irrités contre moi ; Zarathoustra veut que les bergers voient en lui un brigand (*Prologue*, p. 67 et 77).

5. Jadis, *l'esprit était Dieu, puis il s'est fait homme* ; à présent, il se fait canaille (*Lire et Ecrire*, p. 11).

6. Quand Zarathoustra eut quitté la ville que son cœur aimait et dont le nom est la Vache tachetée, *beaucoup de ceux qui se disaient ses disciples le suivirent et lui firent escorte. Ils arrivèrent ainsi à un carrefour*. Alors Zarathoustra leur dit qu'il entendait *poursuivre seul sa route*, car il était ami des marches solitaires (*De la vertu qui donne*, p. 175).

7. *« Je m'en vais seul à présent, mes disciples. Vous aussi, allez-vous-en* loin d'ici, et partez seuls. Telle est ma volonté. En vérité, c'est moi qui vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous contre Zarathoustra (...). Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? *Vous croyez en moi* ? Mais qu'importent les croyants ? Vous ne vous étiez pas encore cherchés, quand vous m'avez trouvé. (...) Maintenant, je vous ordonne de me perdre et de vous trouver ; et quand vous m'aurez tous reniés, *alors seulement je reviendrai parmi vous* (*De la vertu qui donne*, p. 181 et 183).

Le Prologue de Nietzsche commence par une double évocation du Prologue de Jean (1) : Zarathoustra veut devenir homme, comme le Verbe s'est fait chair, et son déclin « s'annonce ainsi qu'une kénose semblable à celle du Verbe. Puis, comme au début de la vie publique, s'énonce le thème de l'heure, qui demeurera si prégnant (2). Déjà retentit le premier des « je suis » [4], aussi structurants dans *APZ* que les fameux *ego eimi* de saint Jean (3). Zarathoustra se présente en même temps comme le brigand que dénonçait le Bon Pasteur (4). Retournant la formule johannique « Dieu est Esprit », il lui accole celle de l'incarnation, à son tour déviée (5). On peut voir dans le n° 6 une évocation du choix crucial demandé aux disciples à la fin du discours sur le pain de vie. Quoi qu'il en soit, la solitude, la foi, le retour promis (7) font référence, chacun

4. Certes, Zarathoustra n'emploie jamais de façon absolue l'expression « je suis ». Mais son insistance à répéter la formule nous invite à la considérer comme une allusion johannique, surtout lorsque l'on songe aux autres déclarations du Christ de saint Jean : « je suis le pain de vie » (*6*, 35), « la lumière du monde » (*8*, 12), « la porte des brebis » (*10*, 7), « le bon berger » (*10*, 11), « la résurrection et la vie » (*11*, 25), « le chemin, la vérité et la vie » (*14*, 6), « la vigne » (*15*, 1).

sur le mode inverse, aux discours d'adieu des chapitres 13 à 17 de l'évangile de Jean.

Cette remarque finale nous conduit à regarder l'ensemble du premier livre. De prologue en discours et de départ en promesse du retour, Zarathoustra emprunte sans conteste la langue (2, 3, 7) et le personnage (1, 6) du Christ johannique, dans le but très clair de subvertir la parabole et le discours ainsi retenus (4, 5). Mais poursuivons plutôt.

2. *Le deuxième livre*

Voici d'abord les citations retenues :

8. Et *pareil au vent*, je soufflerai sur eux et *mon esprit* coupera le souffle au leur ; c'est là mon avenir (*De la canaille*, p. 219).

9. *Je suis lumière* : hélas ! que ne suis-je ténèbres ! Mais ma solitude, c'est d'être ceint de lumière (*Nocturne*, p. 233).

10. Je suis *l'avocat* de Dieu auprès du diable. Le diable, c'est l'esprit de pesanteur (*Chanson à danser*, p. 237).

11. ... et j'accompagnerai moi-même cette danse (...) d'un chant qui raille l'esprit de pesanteur, mon très haut et très puissant diable, dont les hommes disent qu'il est le « *maître du monde* » (*Chanson à danser*, p. 237).

12. Le disciple répondit : « *Je crois* en Zarathoustra. » Mais Zarathoustra secoua la tête en souriant : « Je ne connais pas la foi qui sauve, dit-il, surtout si c'est la foi en moi... » (*Des poètes*, p. 273).

13. ... et *trois jours durant*, il ne mangea ni ne but, ne prit aucun repos et en perdit la parole. Enfin, il tomba dans un sommeil profond. Mais *ses disciples* le veillèrent pendant les longues nuits... Or (...) il semblait à ses disciples que sa voix leur parvenait d'une *lointaine distance* (*Le prophète*, p. 287).

14. Mais *le disciple qu'il aimait entre tous* se leva vivement, saisit la main de Zarathoustra et dit (*Le prophète*, p. 289) ...

15. Mais Zarathoustra demeurait assis et regardait ses disciples comme celui qui revient d'une longue absence et scrutait leurs visages ; et *il n'arrivait point à les reconnaître* (...). Mais (...) il dit d'une voix forte : (...) faites en sorte, mes disciples, que nous ayons un bon repas et au plus tôt (*Le prophète*, p. 291).

16. « Mais pourquoi Zarathoustra *nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples* ? (...) Mais pourquoi Zarathoustra *parle-t-il autrement à ses disciples qu'à lui-même* ? » (*De la rédemption*, p. 301).

17. Que m'est-il arrivé, amis ? *Vous me voyez troublé*, entraîné malgré moi, docile malgré moi, prêt à m'éloigner — hélas ! à *m'éloigner de vous* (*L'heure du suprême silence*, p. 307).

18. Que m'est-il advenu ? Qui me donne cet ordre ? Hélas ! c'est ma souveraine irritée qui l'exige, elle a parlé ; *vous ai-je jamais dit son nom* ? (*L'heure du suprême silence*, p. 307).

19. Mais quand Zarathoustra eut dit ces paroles, il fut soudain en proie à la violence de sa douleur (...) Mais à la nuit, *il s'éloigna seul et laissa là ses amis* (*L'heure du suprême silence*, p. 313).

Nous retrouvons le même procédé de violence faite à une parole du Christ (8), fût-elle la parole d'autorévélation (9) et la même propension à inverser les désignations évangéliques (10, 11). La foi en Zarathoustra ne peut alors être que repoussée par un certain sourire (12). Le prophète disparaît et revient sur le mode des trois jours (13), ce que l'amour du disciple préféré cherche à interpréter (14). Mais la reconnaissance ne peut venir que de Zarathoustra, et elle s'achève sur un repas (15) : c'est la scène du bord du lac, contrefaite au même titre que l'enseignement en paraboles (16). Troublé d'avoir à révéler le nom de qui le meut, Zarathoustra s'abîme dans la nuit de sa solitude, quittant une fois encore les amis et disciples dont il n'a pu faire encore ses enfants (17, 18, 19) : le paysage des discours d'adieux est à son tour inversé.

Les rappels de l'Esprit (8), du « je suis » (9), de la foi (12) et du départ (17, 18, 19) nous étaient déjà donnés dès le premier livre. Dans cette seconde partie de l'œuvre, le fait le plus important est l'emprunt privilégié à la seconde partie de l'évangile johannique, c'est-à-dire à la fois aux discours d'adieux (10, 11, 16) et à la mort-résurrection du Christ (13, 14, 15). Ce qui n'était jusqu'à présent que mime et parodie se révèle peu à peu, si l'on me permet l'expression, comme une volonté d'identification substitutive. En prenant à tout coup le contre-pied du Christ qu'il imite, Zarathoustra est devenu le remplaçant de son modèle, remplissant désormais le rôle qu'il ne faisait tout d'abord que doubler.

3. *Le troisième livre*

Poursuivons d'abord notre relevé :

20. Mais Zarathoustre garda *deux jours de silence*, froid et sourd dans sa tristesse, ne répondant ni aux regards ni aux questions (*La vision et l'énigme*, t. II, p. 17).

21. *Eloigne-toi, heure* bienheureuse ! Tu m'as apporté une félicité que je n'ai pas voulue (*De la béatitude involontaire*, p. 33).

22. « *Oui, je suis* Zarathoustra l'impie ! » (4 fois) (*De la vertu amoindrissante*, p. 49-51).

23. ... ici, *tout être veut devenir verbe*, tout devenir veut apprendre à parler par moi (*Le retour au pays*, p. 79).

24. Les uns sont épris de momies, les autres de fantômes, tous pareillement *ennemis de la chair et du sang* : oh ! combien ils me répugnent tous ! (*De l'esprit de pesanteur*, p. 99).

25. Malheureux, à mon sens, tous ceux qui n'ont d'autre alternative que de devenir des bêtes féroces ou de féroces dompteurs. *Je ne bâtirai point chez eux ma demeure* (*De l'esprit de pesanteur*, p. 99).

26. Voilà *mon chemin* ; et vous, où est le vôtre ? C'est ce que je réponds *à ceux qui me demandent le chemin*. Le chemin, en effet, n'existe pas (*De l'esprit de pesanteur*, p. 101).

27. Je suis là, dans l'attente. *Quand viendra mon heure, l'heure de redescendre* et de périr, car une fois encore, je redescendrai chez les

hommes. Voilà ce que j'attends ; car il faut que se montrent d'abord *les signes* annonciateurs de mon heure : le lion rieur environné d'un vol de colombes (*Des tables anciennes et nouvelles*, p. 103).

28. Ô mes frères, *encore un peu de temps* et l'on verra naître des peuples nouveaux, et des sources nouvelles s'élanceront bruissantes vers des profondeurs nouvelles (*Des tables anciennes et nouvelles*, p. 135).

29. Ô mes frères, *l'homme qui a sondé jusqu'au fond les cœurs des bons et des justes* est celui qui a dit : « Ce sont des pharisiens. » Mais il n'a pas été compris (*Des tables anciennes et nouvelles*, p. 137).

30. Les bons doivent crucifier celui qui invente à son usage sa propre vertu. *C'est cela, la vérité* (*Des tables anciennes et nouvelles*, p. 139).

31. Que tes yeux m'écoutent aussi ! Ma voix guérit les *aveugles-nés* (*Le convalescent*, p. 145).

32. *Je reviendrai* avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent (...) je *reviendrai* éternellement pour cette même et identique vie (...) (*Le convalescent*, p. 157).

33. Mais à peine Zarathoustra avait-il dit ces paroles qu'il s'effondra comme mort et resta longtemps pareil à un mort (...) « *L'heure est venue maintenant* où celui qui va mourir se donne à lui-même sa propre bénédiction. Ainsi finira le déclin de Zarathoustra » (*Le convalescent*, p. 157).

Placé lui aussi sous le signe du troisième jour (20), ce livre évoque quant à lui des éléments représentatifs de tout l'évangile de Jean. L'éloignement demandé à l'heure (21) et la confirmation du « je suis » (22) nous placent dans les événements préalables à la passion, tandis que les trois allusions suivantes (23, 24, 25) font retour au prologue. La connaissance du cœur (29) et l'attente de l'heure annoncée par les signes (27) peuvent symboliser le fameux « livre des signes » de Jean, lequel couvre les chapitres 2 à 12 de l'évangile. La locution prophétique « encore un peu de temps » (28), l'affirmation sur le chemin (26) ou sur la vérité (30), nous situent dans les dialogues avec les disciples ou avec Pilate. Vient alors une nouvelle allusion à l'aveugle-né (31) : c'est la troisième et dernière fois que ce signe bien propre à Jean est évoqué. Et le livre se clôt encore une fois, dans le style des discours d'adieu, sur une apparente disparition (32 et 33).

Retenons du troisième livre qu'il représente, plus que les autres, toutes les parties de l'évangile de Jean. Le prologue (23, 24, 25) et la seconde moitié de l'évangile (20, 26, 28, 30, 32, 33) sont une fois encore privilégiés, mais les signes (27, 29, 31) et les paroles (21, 22) du premier ensemble johannique ne sont pas oubliés.

Résumons-nous. Le premier livre d'*APZ* mimait Jean, du Prologue (1) aux adieux (7) ; le deuxième institue, par l'esprit du prophète (8), la contradiction même de l'effacement de Jésus (19) ; le troisième livre confirme la substitution opérée par Zarathoustra ; le rôle de ce dernier est à présent tout entier contenu entre ces deux extrêmes : la mort symbolique (20) et la mort parodique (33).

Ainsi s'annonce une reconstitution bien étrangère aux dires de saint Jean.

4. *Le quatrième livre*

Parcourons nos dernières citations :

34. Aux hommes désormais de monter jusqu'à moi. Car j'attends encore les signes qui m'avertiront que *l'heure est venue* de mon déclin ; je ne redescendrai pas de moi-même chez les hommes ; ainsi le veut mon destin (*L'offrande du miel*, p. 189).

35. *Je suis Zarathoustra*, celui qui a jadis proclamé : A quoi bon les Rois ? (...) Que pouvez-vous bien venir chercher *dans mon royaume* ? (*Dialogue avec les rois*, p. 203).

36. Et la vérité, à notre époque, c'est ce qu'a dit ce prédicateur issu du milieu d'eux, cet étrange saint, ce porte-parole des humbles, qui disait de lui-même : *Je suis la Vérité*. C'est ce présomptueux qui depuis longtemps gonfle d'orgueil les petites gens, lui dont l'erreur pourtant n'était pas mince, quand il disait : *Je suis la Vérité* (...) Cependant, toi, ô Zarathoustra, tu l'as dépassé sans t'arrêter en disant : Non, non, non et trois fois non ! (...) ô Zarathoustra, je pense que tu t'entends bien aux signes des temps (*Le plus hideux des hommes*, p. 243).

37. C'est depuis que (ce Dieu) *gît au sépulcre* que vous êtes ressuscités (*De l'homme supérieur*, p.287).

38. Bon pour ce prédicateur des humbles d'avoir souffert et *porté sa part du péché des hommes* ! Pour moi, le grand péché fait ma joie, c'est mon meilleur réconfort (*De l'homme supérieur*, p. 291).

39. Et lui-même (celui qui a dit : « malheur à ceux qui rient ») *n'aimait pas assez, sans quoi il ne se fût point irrité de n'être pas assez aimé*. Ce que veut tout grand amour ce n'est pas qu'on l'aime, c'est beaucoup plus (*De l'homme supérieur*, p. 301).

40. Celui qui a dit : « *Dieu est esprit* » est celui qui a fait le plus grand pas, le plus grand bond vers l'incroyance ; il n'est pas aisé de réparer le mal que cette parole a fait sur la terre (*La fête de l'âne*, p. 341).

41. Venez, venez, venez ! *Partons à présent*. C'est l'heure. Allons-nous-en par la nuit (*La chanson ivre*, p. 353).

42. Hommes supérieurs, délivrez donc les tombeaux, réveillez les cadavres. Hélas, qu'est-ce que le ver ronge encore ? *L'heure est proche, l'heure est proche* (*La chanson ivre*, p. 355).

43. Toi, *cep de vigne*, pourquoi me donnes-tu des louanges ? Je t'ai taillé. Je suis cruel. Tu saignes (...) (*La chanson ivre*, p. 359).

44. « Voici pourtant *la pierre*, dit-il en se lissant la barbe, sur laquelle je me suis assis hier matin (...) » (*Le signe*, p. 369).

45. *Debout* ! Le lion est venu, mes enfants approchent, Zarathoustra a mûri, *mon heure est venue* (*Le signe*, p. 369).

Les signes doivent encore avertir de l'heure (34), mais le Royaume est déjà de ce monde (35). « Celui qui s'est dit la Vérité » était en pleine erreur (36), il gît maintenant au sépulcre (37), tandis que le péché qu'il a porté peut devenir cause de joie (38). Puisque l'amour n'a pas assez aimé (39), sa révélation spirituelle de Dieu n'a pu conduire qu'à l'incroyance (40). Mais l'heure continue de s'approcher (41, 42), le cep est taillé (43), la pierre

est posée (44) ; l'heure est venue, et c'est l'heure d'une insurrection (45).

Le quatrième livre d'*APZ* renverse ainsi la symbolique johannique de l'heure : heure d'un déclin, non d'une élévation (34), heure d'une révélation en personne (35) qui surpasse de beaucoup la Vérité (36) ; celle-ci gît au sépulcre (37) pour avoir souffert du péché des hommes (38) et avoir voulu être aimée (39) ; certes, l'heure de celui-là, comme dit Nietzsche, a plus que d'autres rapproché le temps de l'incroyance (40), mais son heure a passé (43, 44) ; c'est l'heure de Zarathoustra qui marque désormais l'instant décisif du plus originaire des avènements (41, 42, 45).

Si l'on excepte la désignation de Jean-Baptiste (38) et la révélation de Jésus à la Samaritaine (40), la dernière partie d'*APZ* s'inscrit entre les chapitres 13 et 20 de l'évangile, c'est-à-dire dans cet espace que d'aucuns nomment « le livre de l'amour » et qui s'achève par l'heure du sépulcre. Ceci n'est pas fortuit. C'est bien dans le silence du Verbe de Vie et la pénombre qui enveloppe la Vérité que Zarathoustra peut établir son Royaume, mais c'est là aussi que s'éclaire son impuissance à y demeurer, et donc à s'en trouver relevé.

Concluons à présent la lecture de notre premier auteur. Fr. Nietzsche emprunte à saint Jean un certain nombre d'expressions et de thèmes, dont il renverse d'ailleurs toujours le sens ; on peut dire sur ce point, sans risque d'exagérer, qu'aucune citation évangélique ne nous parvient sans altération. Mais il me paraît plus remarquable encore de constater combien le rythme même de l'évangile johannique constitue comme la trame de chacun des livres, avec les différences d'accentuation que j'ai dites. Et cette architecture n'est conservée, nous l'avons vu, que pour être surpassée. Certes, il est bien plausible que Nietzsche, ce faisant, s'inspire également d'autres traditions religieuses, par exemple du retour éternel de Dionysos. Il n'en reste pas moins juste de voir dans *APZ* une réécriture de l'évangile johannique ; n'est-ce pas ce que Nietzsche lui-même laissait entendre, lorsqu'il nommait son œuvre « un cinquième évangile » ? Mais il est temps de voir comment Thérèse de Lisieux a fait tout autrement du quatrième évangile son propre bien.

II. — LES « MANUSCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES » ET L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

Les connaisseurs de sainte Thérèse pourraient certes s'étonner du choix fait ici de saint Jean. En effet, dans les *MA*, comme dans toute l'œuvre thérésienne, c'est saint Matthieu qui est le plus cité des évangiles [5]. Mais saint Jean est pourtant le seul dont tous les chapitres soient représentés dans l'œuvre de sainte Thérèse, ce qui dénote sans doute une fréquentation particulière, sinon privilégiée. Une autre particularité achève d'emporter notre choix. A notre connaissance, Thérèse est seule dans l'histoire spirituelle à s'être approprié, comme elle le fait à la fin du *Manuscrit C*, les termes mêmes de la prière sacerdotale du Christ en *Jn 17*. S'intéresser aux citations que fait Thérèse de saint Jean, c'est donc s'approcher du cœur de sa pratique scripturaire, et pouvoir ainsi considérer, comme dans l'*APZ* de Nietzsche, quel rapport entretient l'auteur avec Celui que nous révèle l'évangéliste Jean.

1. *Dans le Ms A*

Comme pour le texte de Nietzsche, nous commencerons par donner les fragments johanniques répartis dans chacun des trois manuscrits thérésiens. Figurant à leur suite, l'indication du folio d'origine suffira pour retrouver ces extraits dans n'importe quelle édition actuelle du chef-d'œuvre thérésien.

1. La face de son fidèle serviteur devait être voilée aux jours de ses douleurs, afin de pouvoir rayonner dans la Céleste Patrie auprès de son Seigneur *le Verbe* éternel (A. 20v).

2. Marie crut que j'étais morte... Mais *cette maladie n'était pas pour que je meure*, elle était plutôt comme celle de Lazare *afin que Dieu soit glorifié* (A 28r).

3. Comme ses apôtres, je pouvais Lui dire : « Seigneur, j'ai pêché *toute la nuit sans rien prendre.* » Plus miséricordieux encore pour moi qu'Il ne le fut pour ses disciples, Jésus prit Lui-même *le filet*, le jeta et le retira *rempli de poissons*... Il fit de moi un pêcheur d'âmes (A. 45v).

4. Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon cœur : « *J'ai soif !* » (...) Je voulais *donner à boire* à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même divorée de la soif des âmes (A 45v/46v).

5. Mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour, il me semble entendre Jésus me dire comme à la Samaritaine : « *Donne-moi à boire* ! » (A 46v).

---

5. Rappelons que les *Manuscrits Autobiographiques* de sainte Thérèse se composent des souvenirs d'enfance adressés à Mère Agnès (c'est le Manuscrit A), d'une relation sur l'Amour, offerte à Sœur Marie du Sacré-Cœur (c'est le Manuscrit B) et de la fin de l'autobiographie, rédigée pour Mère Marie de Gonzague (c'est notre Manuscrit C ; nous citons *Ms C*).

6. Il est dit dans l'Evangile que *Madeleine* restant toujours *auprès du tombeau* et se baissant à plusieurs reprises pour regarder à l'intérieur finit par voir deux anges (A 60v/61r).

7. Celui dont le cœur veille pendant son sommeil me fit comprendre que (...) pour ses intimes, pour *sa Mère*, il ne fait pas de *miracles* avant d'avoir éprouvé leur *foi*. Ne laissa-t-Il pas *mourir Lazare, bien que Marthe et Marie Lui aient fait dire qu'il était malade* ? (A 67v).

8. *Aux noces de Cana*, la Ste Vierge ayant demandé à Jésus de secourir le maître de la maison, ne Lui répondit-Il pas que *son heure n'était pas encore* venue ?... Mais après l'épreuve, quelle récompense ! *l'eau se change en vin* (A 67v).

9. J'ai compris ce qu'était la véritable gloire. *Celui dont le royaume n'est pas de ce monde* me montra que la vraie sagesse consiste à « vouloir être ignorée et comptée pour rien » (A 71r).

10. Les deux pauvres petites exilées de Caen (Léonie et Céline), *tout en étant encore dans le monde, n'étaient plus du monde* (A 73v).

11. Faire part du mariage de (...) Thérèse avec *Jésus le Verbe de Dieu*, seconde personne de la Sainte Trinité (A 77v).

12. ... plus que jamais ces sublimes paroles de Jésus me dévoilent leur profondeur : « *En vérité, je vous le dis, si le grain de blé, étant tombé à terre, ne vient à mourir, il demeure seul, mais s'il meurt, il rapporte beaucoup de fruit* » (A 81r).

13. La Vigne qui sépare en deux le blason est encore la figure de Celui qui daigna nous dire : « *Je suis la Vigne et vous êtes les branches, je veux que vous me rapportiez beaucoup de fruits.* » Les deux rameaux entourant l'un la Ste Face, l'autre le petit Jésus sont l'image de Thérèse qui n'a qu'un désir ici-bas : (...) *étancher la soif ardente* qu'Il ressentit pendant sa passion (A 85v, armoiries).

Le premier manuscrit comporte, nous le voyons, 14 références à l'évangile de Jean. Mais il faut préciser notre vocabulaire. En fait, Thérèse ne cite directement l'évangile que 4 fois (4, 5, 12 et 13), à quoi l'on peut ajouter la citation indirecte de *Jn 2*, 4 (8). Or, il faut remarquer qu'il s'agit là, à cinq reprises, de paroles dites par Jésus et qui sont entendues par Thérèse comme s'adressant à elle, ou aux intimes de Jésus, ou à « nous » : la parole évangélique représente ainsi, dans le discours thérésien, l'apparition de Jésus en personne, selon une fidélité littérale, une objectivité, qui donne de reconnaître le sens des événements actuellement vécus.

D'autres types de références apparaissent aussi. Mettons à part notre n° 3, qui semble plus proche de Luc que de Jean. A deux reprises, Thérèse nomme Jésus par les mots reçus de l'évangile : il est le Verbe éternel (1) et le Verbe de Dieu (11). Une autre fois, elle le désigne par une périphrase inspirée de la réponse de Jésus à Pilate sur son identité (9). Ces trois dénominations montrent certes la volonté de Thérèse de voir en son Seigneur le Jésus de l'évangile, mais il y a davantage, puisque Thérèse désigne précisément, par ces trois noms, Celui dont l'éternité et la divinité ne sont pas de ce monde, bref, le Christ johannique dans l'éclat toujours discret de sa gloire.

Outre les paroles de Jésus et les noms retenus par Thérèse, le *Ms A* comporte encore un troisième type d'émergence johannique : ce sont les quatre séquences où Thérèse s'identifie à un personnage ou à une situation évangélique. La maladie de Thérèse enfant est, comme celle de Lazare, destinée à montrer la gloire de Dieu (2) ; Thérèse se baisse vers les ruines du Colisée comme Madeleine près du tombeau (6) — notons que cette situation reviendra, sous une forme métaphorique, dans le *Ms B* — ; le report de l'entrée au Carmel est pour la foi de Thérèse une épreuve semblable à celle de la Mère de Jésus à Cana ou de Marthe et Marie à la mort de Lazare (7, 8). Cette capacité thérésienne d'identification peut être étendue à d'autres personnes (10) ; elle manifeste une inhabitation évangélique telle que Thérèse n'hésite pas, finalement, à vouloir étancher maintenant la soif de Jésus durant la passion (14).

Résumons-nous. L'attention aux paroles de Jésus transparaît dans les paroles de Thérèse, et la contemplation des personnages évangéliques lui donne les modèles de son devenir intérieur ; ainsi mise au présent de l'évangile, Thérèse fait de l'évangile son lieu présent : où se trouve Jésus, elle se trouve face à Lui ; et puisqu'Il lui parle, elle lui répond.

2. *Dans le Ms B*

Le second manuscrit est le plus bref des trois : on ne s'étonnera donc pas du petit nombre des linéaments johanniques que nous y relevons :

> 15. Mais en disant : « *Donne-moi à boire* », c'était l'amour de sa pauvre créature que le Créateur de l'univers réclamait (B 1v).
>
> 16. Comme *Madeleine* se baissant toujours *auprès du tombeau* vide finit par trouver ce qu'elle cherchait, ainsi, *m'abaissant* jusque dans les profondeurs de mon néant, je m'élevai si haut que je pus atteindre mon but (B 3r/v)...
>
> 17. *Ô Verbe Divin*, c'est toi l'Aigle adoré que j'aime et qui m'attires ! (B 5v).

Ces trois références johanniques du *Ms B* répondent précisément aux trois catégories d'emploi scripturaire que nous venons de relever : une parole de Jésus (15), une identification personnelle (16), une appellation divine (17). Remarquons aussi que les mêmes procédés recouvrent également les mêmes contenus : Jésus demande à boire, Thérèse est Madeleine près du tombeau, Jésus est le Verbe divin. Nous pouvons donc noter que Thérèse utilise couramment l'Ecriture de la manière que nous avions découverte dès le *Ms A*.

Ce qui semble néanmoins caractéristique du *Ms B*, c'est la mise au présent thérésien de ces contenus évangéliques. Déjà effectif dans le premier manuscrit (cf. 2, 3, 6, 13), le procédé se dégage ici de la comparaison pour devenir l'immédiat révélateur de la situation de Thérèse. Il s'agit moins pour elle de lire dans l'évangile la concordance des faits présents que de lire les faits présents à la lumière de l'évangile. On pourrait ainsi suggérer le passage, du premier au second manuscrit, d'une lecture par transposition immédiate vers une réflexion sur l'actualité de l'évangile, si l'on voit bien que la distance affective s'en trouve encore réduite, et que l'attrait spirituel de Thérèse augmente pour autant. Mais voyons si le *Ms C* confirme ce mouvement.

3. *Dans le Ms C*

Prenons d'abord connaissance des citations relativement nombreuses de ce dernier manuscrit :

18. Comme Jésus le dit un jour à St Pierre, vous avez dit à votre enfant : « *Pais mes agneaux* » et moi je me suis étonnée (C 3v) ...

19. Le Roi de la patrie au brillant soleil est venu vivre trente-trois ans dans le pays des ténèbres ; hélas ! *les ténèbres n'ont point compris que ce divin roi était la lumière du monde* (C 5v).

20. A la dernière Cène (...) Il leur dit avec une inexprimable tendresse : « *Je vous fais un commandement nouveau, c'est de vous entr'aimer, et que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez les uns les autres. La marque à quoi tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous entr'aimez* » (C 11v/12r).

21. Cependant, Jésus *les appelle ses amis*, ses frères (...) Il veut mourir sur une croix car Il a dit : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » (C 12r).

22. Lorsque Jésus fit à ses apôtres *un commandement nouveau*, son commandement à Lui, comme Il le dit plus loin, ce n'est plus d'aimer le prochain comme soi-même qu'Il parle, mais *de l'aimer comme Lui, Jésus, l'a aimé*, comme Il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles (C 12r/v)...

23. Dans l'Evangile, le Seigneur explique en quoi consiste *son commandement nouveau* (C 15v).

24. Il n'y a que la charité qui puisse dilater mon cœur. O Jésus, depuis que cette douce flamme le consume, je cours avec joie dans la voie de *votre commandement nouveau* (C 16r).

25. Je sais bien que vos petits agneaux me trouvent sévère (...) Dans le fond, ils sentent que je les aime d'un véritable amour, que jamais je n'imiterai *le mercenaire qui voyant venir le loup laisse le troupeau et s'enfuit. Je suis prête à donner ma vie pour eux* (C 23 r/v).

26. Les larmes doivent quelquefois paraître dans le festin que je veux servir, mais toujours j'essaierai qu'*à la fin ces larmes se changent en joie* (C 28v).

27. J'ose emprunter les paroles que vous avez adressées au Père Céleste, le dernier soir qui vous vit encore sur notre terre (...). Pour moi aussi viendra *le dernier soir* ; alors je voudrais pouvoir vous dire, ô mon Dieu :

« Je vous ai glorifié sur la terre : j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire ; j'ai fait connaître votre nom à ceux que vous m'avez donnés : ils étaient à vous, et vous me les avez donnés. C'est maintenant qu'ils connaissent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; car je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez communiquées, ils les ont reçues et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyée. Je prie pour ceux que vous m'avez donnés parce qu'ils sont à vous. Je ne suis plus dans le monde ; pour eux ils y sont et moi je retourne à vous. Père Saint, conservez à cause de votre nom ceux que vous m'avez donnés. Je vais maintenant à vous, et c'est afin que la joie qui vient de vous soit parfaite en eux que je dis ceci pendant que je suis dans le monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont point du monde, de même que je ne suis pas du monde non plus. Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais c'est encore pour ceux qui croiront en vous sur ce qu'ils entendront dire. Mon Père, je souhaite qu'où je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi, et que le monde connaisse que vous les avez aimés comme vous m'avez aimée moi-même. »

Oui, Seigneur, voilà ce que je voudrais répéter après vous avant de m'envoler en vos bras. C'est peut-être de la témérité ? Mais non, depuis longtemps (...) Vous m'avez dit : « *Tout ce qui est à moi est à toi.* » (...) c'est pour cela que j'ose vous demander d'*aimer ceux que vous m'avez donnés comme vous m'avez aimée moi-même.* (...)

... ma Mère (...) je n'applique pas à (mes frères) mais à mes petites sœurs les premières paroles empruntées à l'Evangile : « *Je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez communiquées, etc.* » (...)

C'est au contraire à vos chers fils spirituels (...) que je pensais en écrivant ces paroles (...) « *Je ne vous prie pas de les ôter du monde... je vous prie encore pour ceux qui croiront en vous sur ce qu'ils leur entendront dire* » (C 34 r/35v).

28. *Personne, a dit Jésus, ne peut venir après moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire* (C 35v).

29. Il nous enseigne qu'il suffit (...) de tendre humblement la main pour recevoir ce que l'on demande... Il dit encore que *tout ce que l'on demande à son Père en son nom, Il l'accorde* (C 35v).

Si nous reprenons les trois catégories élaborées pour le *Ms A* et confirmées par l'étude du *Ms B*, nous pouvons considérer, en première approximation, qu'elles sont également opératoires pour le *Ms C*. En effet, nous y trouvons de même une appellation johannique (19), des paroles de Jésus citées telles quelles (18, 20, 21, 27, 28) ou dans le discours indirect (22, 23, 24, 29) et l'habituelle identification de Thérèse à un visage évangélique (25, 26). Pourtant, il faut aussi noter l'hapax que constitue l'amalgame de *Jn 1*, 5 et *1*, 9 (19), seule séquence johannique dans les *Ms* qui ne soit ni un titre, ni une parole de Jésus, ni un lieu de reconnaissance personnelle, mais qui sert au contraire à se dire en se distinguant. Néanmoins, le fait massif du *Ms C*, c'est la conformation de Thérèse à la personne même de Jésus. Expliquons-nous.

Il convient pour ce faire de reprendre le fil de notre lecture. Thérèse se trouve tout d'abord investie par Mère Marie de Gonzague, comme Pierre par Jésus, de la mission pastorale (18). Elle

se découvre ensuite, à l'opposé des ténèbres du Prologue, comme enfant de lumière qui intercède pour ses frères (19). Puis c'est le commandement nouveau, parole méditée, qui devient la source d'une plus parfaite charité (20), laquelle s'achève pour Jésus dans le don de la vie (21). Mais Thérèse ne peut aimer ainsi si Jésus n'aime pas en elle jusqu'aux moins aimables de ses sœurs (22, 23). Alors le cœur se dilate et la course de Thérèse atteint à l'éternité (24).

Dans cette même charge pastorale, Thérèse n'imite pas le mercenaire, mais le Bon Pasteur et, comme lui, est prête à donner sa vie (25) ; sa détermination à la charité universelle lui donne pareillement de changer en joie les larmes inévitables (26). Ce double concours de la charge d'autrui et de la découverte de la charité ouvre à Thérèse la voie de la plus grande audace, celle de prier le Père avec les mots mêmes du Fils (27). Mais cet attrait lui vient du Père (28) et cette témérité est le don de Jésus (29).

On se méprendrait d'ailleurs en considérant que la prière sacerdotale est redite par Thérèse en raison du sentiment de sa mort proche. Aucune allusion de ce genre n'est faite dans le contexte, rien qui dépasse la certitude commune de trépasser un jour. Ce n'est pas devant sa mort, c'est à cause des voies de l'amour que Thérèse s'approprie les mots et la situation mêmes de Jésus. Et ce n'est pas pour se substituer à lui, mais c'est pour partager sa vie et, comme lui, mais avec lui, la communiquer.

Les citations johanniques de Thérèse de Lisieux atteignent, à la fin du *Ms C*, leur plus étonnante formulation. Nous voyons mieux à présent qu'il s'agit là de l'aboutissement d'un processus qui va du goût de se trouver dans l'évangile (*Ms A*) ou d'en reconnaître en soi l'actualité (*Ms B*) au partage de l'amour même de Jésus pour le Père et pour les siens (*Ms C*). Thérèse ne se trouve plus maintenant seulement près de Jésus (*Ms A*) comme Jésus était près d'elle (*Ms B*), elle est avec Jésus et en lui auprès du Père, par la puissance de l'Amour partagé (*Ms C*).

POUR CONCLURE

L'Ecriture johannique nous permet ainsi de discerner spirituellement deux écritures prégnantes aujourd'hui. Nous avons intitulé ces pages « une lecture théologique ». C'est que l'Ecriture, et singulièrement saint Jean, contient dans l'Esprit ce que le dogme atteste. Sans doute aura-t-on remarqué que Nietzsche et Thérèse touchent fort fréquemment les mêmes chapitres johanniques (les

chapitres 1, 4, 12, 13, 16-19, 21 ; cf. notre tableau annexe). Nos auteurs ont certainement en commun une prédilection pour le Prologue et pour les discours d'adieu. Mais quelle différence d'interprétation ! Qu'il nous suffise de rappeler comment Zarathoustra se veut le brigand du troupeau (*APZ*, 4), tout au contraire de Thérèse (*MA*, 25), et comment aussi l'un se plaint de n'être pas ténèbres (*APZ*, 9), alors que l'autre a opté contre celles-ci pour la Lumière du monde (*MA*, 9).

Pourtant, c'est dans la manière dont chacun s'approche, dans l'évangile de Jean, de la situation même de Jésus que réside à mon sens la distance la plus fondamentale. Zarathoustra prend la parole et le rôle de Jésus, et il s'y substitue, en les renversant constamment. Brutalement détournée de sa source, défaite de l'Esprit qui la livre, l'Ecriture n'est plus que prétexte à dérision. Le monologue se poursuit, de la fin au recommencement des livres, sans jamais s'arracher de sa dénégation. Mais l'Image demeure, sous le tain des contrefaçons.

Thérèse, quant à elle, parle comme Jésus, au terme du chemin qu'elle fait avec lui. Ayant entendu l'évangile comme un signe (celui de Cana, de Béthanie, du tombeau vide) qui demande la foi et comme une parole (tirée surtout des chapitres 13 à 21) qui appelle à donner sa vie, elle y trouve le lieu d'une rencontre (la Samaritaine, la Croix), où s'opère, dit-elle, « un véritable échange d'amour ». C'est l'amour de Jésus qui est en Thérèse le principe et la forme de sa lecture évangélique, et c'est lui qui en est le terme. Dans cet Esprit, la jeune Carmélite se trouve habilitée à reprendre, en première personne, l'adresse la plus foncière du Fils au Père. Thérèse lit saint Jean comme l'Eglise qui connaît son Seigneur : au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

B 1900 Overijse Noëlle HAUSMAN, s.c.m.
Terhulpensteenweg 719
Maleizen

TABLEAU DES CITATIONS ET ALLUSIONS JOHANNIQUES
DANS APZ DE NIETZSCHE ET LES MA DE SAINTE THÉRÈSE

dans *APZ* n°	références en saint Jean	dans les *MA* n°	références en saint Jean
1	*1*, 14	1	*1*, 1
2	*passim* (l'heure)	2	*11*, 4
3	cf. les *ego eimi*	3	*21*, 3-6
4	*10*, 8.11	4	*19*, 28
5	*4*, 24 et *1*, 14	5	*4*, 7
6	*6*, 1.16.66.67	6	*20*, 11-12
7	*16*, 32 ; *14*, 3.18.28	7	*11*, 3
		8	*2*, 1.4.9
		9	*18*, 36
8	*3*, 8	10	*17*, 14-16
9	*9*, 5,	11	*1*, 1
10	*14*, 16	12	*12*, 24
11	*14*, 30	13	*15*, 5
12	*9*, 38	14	*19*, 28
13	*19*, 42 - *20*, 1		
14	*13*, 23		
15	*21*, 4.12	15	*4*, 7
16	*16*, 25.29	16	*20*, 11
17	*12*, 27	17	*1*, 1
18	*17*, 6		
19	*18*, 1		
		18	*21*, 15
		19	*1*, 5.9
20	*19*, 42 - *20*, 1	20	*13*, 34-35
21	*12*, 27	21	*15*, 13
22	*8*, 24.28 ; *13*, 19	22	*13*, 34
23	*1*, 14	23	*13*, 34
24	*1*, 13	24	*13*, 34
25	*1*, 14 et *passim*	25	*10*, 12.11
26	*14*, 5.6	26	*16*, 20
27	*passim*	27	*17*, 4.6.7.8.9.11. 13.15.16.20 24.23.10.23 8.15.20.
28	*16*, 16		
29	*2*, 24		
30	*18*, 38		
31	*9*, *passim*	28	*6*, 44
32	*14*, 3.18.28	29	*16*, 23
33	*16*, 32		
34	*16*, 32		
35	*ego eimi* ; *18*, 36		
36	*14*, 5		
37	*19*, 38-42		
38	*1*, 29		
39	*13*, 1		
40	*4*, 24		
41	*14*, 30		
42	*16*, 25		
43	*15*, 1-2		
44	*20*, 1		
45	*14*, 31 ; *17*, 1		